

Etude de documents

Durée 4 h

Les candidats rédigeront un commentaire synthétique à partir de ce dossier, en tenant compte des thèmes et des problèmes abordés dans les documents, sans nécessairement suivre l'ordre dans lequel ils sont présentés.

Il est recommandé, autant que possible, de faire référence à l'ensemble des documents proposés. Les candidats pourront aussi faire appel à leurs propres connaissances pour enrichir leur commentaire.

Les candidats doivent obligatoirement rédiger leur commentaire dans la langue qu'ils ont indiquée sur leur dossier d'inscription.

L'usage du dictionnaire n'est pas autorisé.

La bibliothèque.

Document 1

On raconte que Ptolémée, alors roi d'Égypte, était si fier de ses livres, qu'il avait ordonné que les livres de toute personne qui débarquait lui soient apportés, qu'on en fasse une nouvelle copie sur papyrus, que ce soit la copie qui soit restituée à leur propriétaire [...], qu'on dépose les livres saisis dans les bibliothèques et qu'on y appose la mention « des navires » [...]. Ce Ptolémée mit beaucoup d'ardeur dans l'acquisition de tous les livres anciens comme en témoigne bien le récit de ce qu'il fit aux Athéniens : leur ayant versé une caution de quinze talents d'argent en échange des exemplaires de Sophocle, d'Euripide et d'Eschyle pour en faire une unique copie avant de les rendre immédiatement en parfait état, il fit copier à grands frais sur le plus beau des papyrus ; il garda ce qu'il avait reçu des Athéniens et leur renvoya les copies, les invitant à garder les quinze talents et à accepter, à la place des anciens exemplaires qu'ils lui avaient donnés, les neufs.

Galien, *In Hippocratis epidemiarum libros commentaria, Corpus Medicorum Graecorum*, V, 10, 2, 1, p. 78-80 (trad. Jean-Luc Fournet, dans Pascale Ballet, *La vie quotidienne à Alexandrie (331-30 av. J.-C.)*, Hachette, 2003, p. 120.)

Document 2

Le septiesme point qui semble absolument deuoir estre traicté apres les precedens, est celuy de l'ordre & de la disposition que doiuent garder les Livres dans vne Bibliotheque : car il n'y a point de doute que sans icelle toute nostre recherche seroit vaine & nostre labeur sans fruit, puisque les Livres ne sont mis & reseruez en cet endroit que pour en tirer seruice aux occasions qui se presentent. Ce que toutesfois il est impossible de faire s'ils ne sont rangez & disposez suivant leurs diuerses matieres, ou en telle autre façon qu'on les puisse trouver facilement & à point nommé. Je dis dauantage, que sans cet ordre & disposition tel amas de livres que ce peust estre, fust-il de cinquante mille volumes, ne meriteroit pas le nom de Bibliotheque, non plus qu'une assemblée de trente mille hommes le nom d'armée, s'ils n'estoient rangez en diuers quartiers sous la conduite de leurs Chefs & Capitaines ; ou une grande quantité de pierres & matériaux celui de Palais ou maison, s'ils n'estoient mis & posez suivant qu'il est requis pour en faire un bastiment parfait & accompli. Et tout ainsi que nous voyons la Nature, *qua nihil vnquam sine ordine meditata est vel effecit* (Aristot. 8. Politic), gouverner, entretenir & conseruer par cette vniue versité de choses, sans l'usage desquelles nous ne pourrions pas sustenter & maintenir nostre corps ; aussi faut-il croire que pour entretenir nostre esprit il est besoin que ses objets & les choses desquelles il se sert soient disposées de telle sorte, qu'il puisse toutes fois & quand il luy plaira les discerner les uns d'avec les autres, & les trier & separer à sa fantaisie, sans labeur, sans peine & sans confusion.

Gabriel Naudé, *Advis pour dresser une Bibliothèque, Présenté à M. le Président de Mesme*, Paris, chez François Targa, 1627, p. 97-98.

Document 3

Je n'ai jamais gratté la terre ni quêté des nids, je n'ai pas herborisé ni lancé des pierres aux oiseaux. Mais les livres ont été mes oiseaux et mes nids, mes bêtes domestiques, mon étable et ma campagne ; la bibliothèque c'était le monde pris dans un miroir ; elle en avait l'épaisseur infinie, la variété, l'imprévisibilité. Je me lançai dans d'incroyables aventures : il fallait grimper sur les chaises,

sur les tables, au risque de provoquer des avalanches qui m'eussent enseveli. Les ouvrages du rayon supérieur restèrent longtemps hors de ma portée ; d'autres, à peine je les avais découverts, me furent ôtés des mains ; d'autres encore, se cachaient : je les avais pris, j'en avais commencé la lecture, je croyais les avoir remis en place, il fallait une semaine pour les retrouver. Je fis d'horribles rencontres : j'ouvrais un album, je tombais sur une planche en couleurs, des insectes hideux grouillaient sous ma vue. Couché sur le tapis, j'entrepris d'arides voyages à travers Fontenelle, Aristophane, Rabelais : les phrases me résistaient à la manière des choses : il fallait les observer, en faire le tour, feindre de m'éloigner et revenir brusquement sur elles pour les surprendre hors de leur garde : la plupart du temps, elles gardaient leur secret. J'étais La Pérouse, Magellan, Vasco de Gama ; je découvrais des indigènes étranges : «Héautontimorouménos» dans une traduction de Térence en alexandrins, «idiosyncrasie» dans un ouvrage de littérature comparée. Apocope, Chiasme, Parangon, cent autres Cafres impénétrables et distants surgissaient au détour d'une page et leur seule apparition disloquait tout le paragraphe. Ces mots durs et noirs, je n'en ai connu le sens que dix ou quinze ans plus tard et, même aujourd'hui, ils gardent leur opacité : c'est l'humus de ma mémoire.

Jean-Paul Sartre, *Les mots*, Gallimard, Paris, 1964, p. 43-44.

Document 4

L'univers (que d'autres appellent la Bibliothèque) se compose d'un nombre indéfini, et peut-être infini, de galeries hexagonales, avec au centre de vastes puits d'aération bordés par des balustrades très basses. De chacun de ces hexagones on aperçoit les étages inférieurs et supérieurs, interminablement. La distribution des galeries est invariable. Vingt longues étagères, à raison de cinq par côté, couvrent tous les murs moins deux ; leur hauteur, qui est celle des étages eux-mêmes, ne dépasse guère la taille d'un bibliothécaire normalement constitué. Chacun des pans libres donne sur un couloir étroit, lequel débouche sur une autre galerie, identique à la première et à toutes. A droite et à gauche du couloir il y a deux cabinets minuscules. L'un permet de dormir debout ; l'autre de satisfaire les besoins fécaux. A proximité passe l'escalier en colimaçon, qui s'abîme et s'élève à perte de vue. Dans le couloir il y a une glace, qui double fidèlement les apparences. Les hommes en tirent conclusion que la Bibliothèque n'est pas infinie ; si elle l'était réellement, à quoi bon cette duplication illusoire ? Pour ma part, je préfère rêver que ces surfaces polies sont là pour figurer l'infini et pour le promettre... Des sortes de fruits sphériques appelés *lampes* assurent l'éclairage. Au nombre de deux par hexagone et placés transversalement, ces globes émettent une lumière insuffisante, incessante.

Comme tous les hommes de la Bibliothèque, j'ai voyagé dans ma jeunesse ; j'ai effectué des pèlerinages à la recherche d'un livre et peut-être du catalogue des catalogues ; maintenant que mes yeux sont à peine capables de déchiffrer ce que j'écris, je me prépare à mourir à quelques courtes lieues de l'hexagone où je naquis. Mort, il ne manquera pas de mains pieuses pour me jeter par-dessus la balustrade : mon tombeau sera l'air insondable ; mon corps s'enfoncera longuement, se corrompra, se dissoudra dans le vent engendré par la chute, qui est infinie. Car j'affirme que la Bibliothèque est interminable. Pour les idéalistes, les salles hexagonales sont une forme nécessaire de l'espace absolu, ou du moins de notre intuition de l'espace ; ils estiment qu'une salle triangulaire ou pentagonale serait inconcevable. Quant aux mystiques, ils prétendent que l'extase leur révèle une chambre circulaire avec un grand livre également circulaire à dos continu, qui fait le tour complet des murs ; mais leur témoignage est suspect, leurs paroles obscures : ce livre cyclique c'est Dieu... Qu'il me suffise, pour le moment, de redire la sentence classique : *la Bibliothèque est une sphère dont le centre véritable est un hexagone quelconque, et dont la circonférence est inaccessible.*

Jorge Luis Borges, *La bibliothèque de Babel*, *Fictions*, Traduit de l'espagnol par P. Verdevoye, Ibarra et Roger Caillois, Gallimard, 1983, p. 71-72.

Document 5

Qu'appelle-t-on ici un habitué et pourquoi avoir choisi cette population ? Relèvent de cette catégorie, comme nous l'avons déjà laissé entendre, ceux qui, sans nécessairement fréquenter la Bibliothèque Publique d'Information depuis très longtemps, y viennent de façon relativement assidue, voire très assidue. Plus précisément, il s'agit de ceux qui, au moment de l'enquête, viennent depuis au moins un an et effectuent, en gros, plus de deux visites mensuelles. On voit que la définition est large. Elle l'est d'autant plus que si la répétition des visites constitue le dénominateur commun de cette population, la régularité de ces dernières ne constituait par pour autant à nos yeux un caractère discriminant. [...]

L'habitué est celui qui a des choses à dire, qui a accumulé un certain nombre d'informations sur la bibliothèque— comme sur le Centre Georges Pompidou dans son ensemble— et qui dispose d'un capital de connaissance. C'est ce que laisse entendre par exemple cette jeune étudiante âgée de 19 ans qui vient très régulièrement depuis deux ans environ au moment de l'enquête lorsqu'elle déclare : «*Quand on vient souvent, on finit vraiment par classer*» ; ce qui veut tout simplement dire qu'en venant régulièrement, cette jeune étudiante a fini par se familiariser avec les subtilités techniques du mode de classement des documents. L'habitué est également celui qui peut afficher une certaine forme d'assurance. En effet, sur la base des expériences vécues et répétées dans la bibliothèque, les habitués disposent peu à peu de repères qui peuvent concourir à produire un sentiment de maîtrise de l'environnement : ce que l'on peut désigner cette fois comme un capital confiance («*Plus on connaît de gens, et plus on est habitué à la maison*», précisera ainsi cette même étudiante). C'est principalement cette notion de maîtrise de l'espace public de la bibliothèque, de ses collections, de ses services et la relative assurance qui en découlait qui nous intéressaient en premier lieu (nous explorons ici un domaine situé à la charnière du psychologique et du sociologique). [...] Le terme usager «régulier» est assez normatif. L'usager régulier peut par certains côtés apparaître comme un usager «en règle», ce qui, on le verra, est une caractéristique dont ne se réclament pas les habitués de la Bibliothèque Publique d'Information, ce qui ne veut surtout pas dire qu'ils soient «blasés», loin s'en faut. Enfin il faut ajouter que les habitués ne sont pas nécessairement des experts de la Bibliothèque Publique d'Information. Nous avons pu constater en effet que, même parmi certains assidus dont la fréquentation remontait à l'ouverture en 1977, la méconnaissance de l'offre documentaire de la bibliothèque pouvait être grande. [...] Les habitués, on aura l'occasion de le vérifier longuement ici, constituent donc une population intéressante dans la mesure où ils secrètent une «culture de la bibliothèque» à la fois globale (en tout cas étendue à d'autres bibliothèques), locale (particulière à l'établissement), voire idiosyncratique (n'appartenant qu'à eux). Si la notion de public au sens fort du terme — au sens psychosociologique de *groupe* et non au simple sens de *rassemblement*— est souvent délicate à utiliser pour évoquer l'ensemble des individus qui fréquentent un établissement culturel tel une bibliothèque, ici elle semble beaucoup plus pertinente. Les habitués, et notamment les plus assidus d'entre eux, forment en effet une sorte de communauté, ou plutôt de microsociété (si le premier terme doit nécessairement renvoyer à une idée de fusion) laquelle, sans être homogène, n'en fonctionne pas moins sur une forme d'interreconnaissance mutuelle des personnes qui la composent, pour ne pas parler dans certains cas d'interconnaissance même.

Christophe Evans, Agnès Camus, Jean-Michel Crétin, *Les habitués. Le microcosme d'une grande bibliothèque*, Bibliothèque Publique d'Information, Centre Georges Pompidou, 2000, p.31-33.

Document 6

Ce qui distingue la bibliothèque de Google des autres n'est pas la numérisation en soi, car cela existe partout, mais plutôt les objectifs du scannage et l'échelle à laquelle il se fait. Google est une entreprise commerciale dont la raison première est de gagner de l'argent. Les bibliothèques existent, elles, pour communiquer aux lecteurs des livres, mais aussi d'autres documents, pour certains numérisés. La mission commerciale sous-jacente de Google est apparue au grand jour le 28 octobre 2008 quand l'entreprise a annoncé avoir signé un accord avec un groupe d'auteurs et d'éditeurs qui la poursuivaient pour violation présumée de leurs droits. Cet accord créait un mécanisme complexe de

partage des revenus générés par la vente de l'accès à la base de données de Google. Sa clause la plus importante du point de vue des grandes bibliothèques instaure une souscription institutionnelle. En payant un abonnement annuel à Google, les bibliothèques permettront à leurs lecteurs de puiser toutes les informations dans les livres numérisés par la société, à l'exception des livres sous copyright que les ayants droit auront refusé de rendre consultables par ce biais.

Certains d'entre nous, directeurs de bibliothèque, ont trouvé cette transaction douteuse. Nous avions à l'origine fourni des livres gratuitement à Google et, à présent, on nous demandait de racheter l'accès à ces mêmes ouvrages sous forme numérisée, ainsi qu'à ceux de nos bibliothèques soeurs. Et, chose plus importante, nous nous inquiétions de voir Google créer un monopole d'un genre nouveau, potentiellement plus puissant que tous ceux qui avaient existé auparavant, un monopole de l'accès à l'information. [...]

Certes il n'y a rien de diabolique dans les ambitions de Google ni d'hypocrite dans son slogan « Ne faites aucun mal ». La croissance de la puissance de Google résultera simplement de la réussite de son plan de développement. Comme toute entreprise, sa première obligation est de dégager des profits pour ses actionnaires, non de se soucier de l'intérêt général. Il peut sembler que le public n'ait rien à craindre d'un monopole d'accès à l'information, car l'information est partout. Nous en sommes submergés. Mais considérez le pouvoir inhérent à la fonction de portier de Google. Qui contrôle les entrées aux données numériques peut se comporter en collecteur de droits de péage quand vous voudrez vous engager sur l'autoroute de l'information. Les copies numériques des livres dans la base de données appartenant à Google, celui-ci pourra fixer n'importe quel prix à leur consultation. L'entreprise détiendra alors une vaste portion de la route.

Robert Darnton, *Apologie du livre. Demain, aujourd'hui, hier*, traduit de l'anglais par Jean-François Senet, Gallimard, 2011, p. 128-130.

Document 7 Giuseppe Arcimboldo, *Le bibliothécaire* (vers 1566), Huile sur toile, 97 x 71 cm, Skoklosters Slott (Suède).

